



C. F. RAMUZ

ŒUVRES COMPLÈTES

1

Petits Poèmes en Prose

Le Petit Village

Aline

La Grande Guerre du Sondrebond

Jean-Luc persécuté



ÉDITIONS RENCONTRE LAUSANNE

LA GRANDE GUERRE DU SONDRÉBOND

I

Le vieux Jean-Daniel qui a huitante ans
n'est pas comme les jeunes gens d'à présent
qui sont malades tout le temps ;
il est solide comme un chêne.
Il dit : « Je n'ai jamais rien eu,
j'ai bons bras, j'ai bonne tête,
il n'y a que les jambes qui ne vont plus. »

On dit : « Vous avez de la chance. »
« Ah ! bien oui, qu'il dit, si j'avais mes jambes ;
seulement on ne les a plus. »

Alors on vient, on s'assied devant la porte.
C'est l'heure où les chauves-souris sortent.
Quand on regarde en l'air, on les voit
qui se secouent entre les toits
et vont boitant avec leurs ailes.
On sent encore un peu la chaleur des murs ;
plus tard, une petite bise se lève.
On dit : « Cette fois, c'est le beau, pour sûr. »

Jean-Daniel se tient dans sa chaise
avec un dossier en osier ;
il a des petits yeux tout plissés
et un grand creux à l'endroit des lèvres.
Il a les mains sur ses genoux,
il ne bouge pas, seulement
il a des fois un tremblement
comme les arbres quand le vent souffle.

II

« Cette guerre du Sondrebond, qu'il dit,
c'est la faute des catholiques,
ils auraient voulu avoir la Suisse
rien qu'à eux et puis c'est fini.

Nous, on serait devenus Allemands,
ou bien Anglais, ou bien Français ;
est-ce qu'on sait,
et où on serait à présent ?

Ils auraient voulu nous mettre dehors.
Nous on a dit : « Arrêtez là,
on ne veut pas. »
Alors ils ont crié plus fort.
Alors on a aussi crié :
voilà comment ça a été.

Il faut bien dire aussi, pour être juste,
qu'ils ont une drôle de religion,
ils brûlent des choses pendant leurs sermons,
ils ont des curés qui ont mis des jupes.

Nous on a le bon Dieu, Jésus-Christ et c'est bon.
Eux, ils croient encore à la Vierge Marie,
à des saints en bois tout plein leurs églises
et à des papiers où c'est imprimé.

Il faut penser à cette différence.
Ils ont d'abord été têtus,
ensuite on n'a plus pu s'entendre,
et puis enfin on s'est battu. »

III

« Voilà, j'ai pris mon sabre et je l'ai aiguisé
depuis le fin bout jusqu'à la moitié,
et après je l'ai essayé.

J'ai pris une Feuille d'Avis,
je la tenais au bout des doigts
qui pendait là ;
et puis, hardi !
je l'ai tranchée du haut en bas.

J'ai porté ma gourde au tonneau,
je l'ai remplie jusqu'au goulot,
que c'était même du vin vieux,
et on n'en avait qu'un petit peu.

J'ai mis mes habits,
j'ai mis mon képi,
j'ai croché mon sac et on est parti.

Le village était joliment comme à présent ;
on était quatre, trois soldats et un sergent.
Ils sont tous morts depuis longtemps.

Tout le monde était sorti pour nous voir.
Les hommes disaient : « Adieu, au revoir. »
Les femmes pleuraient dedans leurs mouchoirs.

On leur disait : « Il ne faut pas pleurer. »
Elles ne pouvaient pas s'empêcher.
Elles disaient : « Quelle misère ! »
Elles pensaient qu'on serait tués
ou bien blessés dans cette guerre.
Heureusement que tout s'est bien passé. »

IV

« C'était le onze de novembre
qui est le jour de la Saint-Martin ;
il avait fait du vent le matin,
il n'y avait plus une feuille aux branches.

Ensuite le temps s'est couvert.
Vous savez, de ces nuages à neige
comme une lessive qui sèche.
On a pensé : « Voilà l'hiver. »

On marchait vite pour avoir chaud,
les champs étaient pleins de corbeaux ;
on marchait, on ne parlait pas ;
on n'avait pas le cœur à ça.

Et puis, à Morges, on a trouvé la batterie.
C'était une belle, que rien n'y manquait
pas même un poil à un plumet ;
et on s'est repris à la vie.

Vous n'avez pas vu ces canons.
Ils avaient au moins deux mètres de long,
avec huit chevaux, sans ceux du caisson ;
ça faisait trembler les maisons.

Encore qu'ils étaient tout en bronze,
tandis qu'aujourd'hui, c'est en fer battu ;
ça est petit, ça est pointu,
ça a des crampons qui s'enfoncent.

C'est encore comme vos képis,
c'est tout rasé, c'est tout petit ;
et l'uniforme, c'est tout gris.

Voyez-vous, de mon temps, quand même, on valait mieux,
Mais, maintenant qu'on est des vieux,
nous autres, qu'est-ce qu'on y peut ? »

V

« Le premier jour, on est monté
jusqu'à Montpreveyres où on a couché.

Il neigeait à verse, c'était tout blanc,
on ne voyait pas même tant
la pièce qui allait devant.

Le ciel semblait venir par terre,
les chevaux fumaient comme des soupières.
On a couché à Montpreveyres.

Le lendemain, on a continué ;
c'est à Avenches qu'on a couché.
Là on était tout près de la guerre.

Naturellement que les Fribourgeois
n'étaient pas restés sans rien faire ;
ils nous attendaient, n'est-ce pas ?

Ils étaient sortis de leur ville,
ils s'étaient choisi un endroit
vers Belfaux, sur une colline.

On voit de là à trois lieues loin.
Ils s'étaient dit : « On y est bien.
Ils viendront d'en bas, ils ont à grimper,
on va leur creuser un joli fossé
et on leur dira de monter. »

Il y avait là une belle route,
bien droite, avec des peupliers ;
leurs pionniers avaient tout mis en déroute.

Les arbres, ils les avaient sciés
à deux pieds de terre et laissés tomber ;
le chemin, il était barré.

Que rien n'y pouvait plus passer,
ni canons, ni chevaux, ni rien,
sur ce chemin. »

VI

Le vieux Jean-Daniel se tait un moment.
La nuit est venue, on entend
remuer l'ombre sur les champs.

Par la porte entr'ouverte, on voit dans la cuisine.
La lampe est sur la table et brille
avec son rond de cuivre poli.
L'horloge fait un petit bruit.

On sent l'odeur qui vient des fumiers ;
elle a un goût acide et sucré ;
l'odeur des granges vient après.

Jean-Daniel cherche un peu dans ses idées.
Il a besoin au commencement
de tourner autour pour entrer dedans.
C'est comme un jardin avec une haie.

Et il dit d'abord : « Attendez. »
Mais, une fois qu'il est entré,
il est prêt à continuer.

Et il dit : « C'est encore comme si j'y étais,
je revois tout ce qu'on a fait.
Je ferme les yeux, j'y suis de nouveau ;
il y a pourtant soixante ans bientôt.

Je revois le pays ; vers Payerne, c'est plat.
Ils y cultivent le tabac ;
ils ont des marais, des prés et des bois.

C'est dans un fond ; dès qu'il pleut, c'est tout eau.
Ils n'ont pas rien que des ruisseaux,
ils ont une grande rivière.

Derrière Avenches, ça remonte un peu.
C'est mamelonné, c'est broussailleux.
Et on arrive à la frontière. »

VII

« Le colonel a dit : « Canonniers, attention !
Vous savez ce que le pays attend de vous.
Vous ferez votre devoir jusqu'au bout.
Vive la Confédération ! »

Alors on a tous répondu.
Ce jour-là, il ne neigeait plus ;
même la neige avait fondu.

Seulement aussi, quelle boue !
Elle venait bien jusqu'au milieu des roues.

On a d'abord été tranquillement,
ensuite on a pris à travers les champs.

Et on s'est dit : « Tenons-nous bien. »
On est mal assis, on se tient
comme on peut, rien qu'avec les mains.
Le pré allait justement en pente,
on avait lancé les chevaux.
Il vous aurait fallu voir ces sauts,
cette descente.

Qu'on était lancé dans les airs ;
qu'on retombait tout de travers ;
qu'on avait les yeux qui sortaient,
les dents qui claquaient, le dos qui craquait ;
qu'il giclait partout de la terre ;
et un bruit comme le tonnerre !

Derrière, c'était labouré.
Eh bien, malgré tout, on n'est pas tombé. »

VIII

« On a traversé la rigole.
Mais, pour remonter
de l'autre côté,
ça n'a pas été du commode.

Huit chevaux, on dirait que c'est beaucoup.
Il en faudrait douze à certains moments ;
un canon, c'est lourd comme tout
et ils ont encore tout un chargement.

D'abord, la moitié, un homme sur le dos,
et puis ils ont ceux qui sont sur la pièce
et l'avant-train et tout le reste ;
et puis adieu pour le galop.

Ce qu'on a fait marcher les fouets !
Et les bêtes, ce qu'elles tiraient,
crochées dans la terre avec leurs sabots ;
quand elles se tendent et que rien ne bouge
et leurs trous du nez qui deviennent rouges !

On s'est mis aux roues et hardi ! poussez !
on a fini par avancer.
On fait quelques mètres et puis quelques mètres
et un bout de plus ; ensuite on s'arrête
un petit moment pour souffler.
Les hommes travaillent autant que les bêtes. »

IX

« Il y avait donc un bois de sapins ;
c'était une coupe, comme une barrière
tant elle était régulière ;

ils nous ont mis à la lisière
et puis plus rien.

On était là en batterie
avec les pièces prêtes pour le coup de feu,
bien alignées sur une ligne
et la nôtre dans le milieu ;
on était là et un qui dit :
« Qu'est-ce qu'on fait ? » On dit : « Pardi !
On attend un verre de vieux. »

Voilà le colonel qui passe
avec son sabre et son panache.
Tout à coup, un autre vous dit :
« Vois-tu devant ? » « Bien sûr que oui. »

« Là-bas vers en haut ! » « Où ça ? » « Vers les bois. »
On lui disait : « Bien sûr qu'on voit. »
« Où c'est jaune, où c'est remué. »
« Bien sûr, qu'on dit, on a des yeux. »
« Où on voit des choses bouger. »
« Bien sûr ! » qu'on dit. « Eh bien, c'est eux ! »

Ils nous guettaient là comme qui dirait
quelqu'un qui s'est mis à l'affût.
Nous on a dit : « On a bien vu.
Il y a beau temps qu'on est prêt. »

C'était justement un samedi.
« Demain dimanche, qu'on a dit,
on pourra aller à leur messe. »

« Allez-y, quand il nous verra,
le curé la leur dira leste. »

À ce moment, qu'est-ce qu'on voit ? »

X

« On voit une espèce de boule blanche
qui se défait,
droit en face, au-dessus de la pente
où les Fribourgeois se tenaient.

Après quoi : boum ! et, à côté,
une, deux et puis trois,
quatre boules à la fois ;
la bataille avait commencé.

On avait commandé : « Batterie de Payerne,
garde à vous et alignement ! »
Les pièces étaient là en avant,
les chevaux étaient en arrière,
tout le monde à sa place au garde à vous ;
alors : « Une gargousse ! » Et ils ont bourré,
ils ont visé ;
et alors : « Coup ! »

On a commandé : « Batterie de Lausanne,
à vos pièces ! » On a obéi.
On nous a dit : « Ça y est-il ? »
Et crra ! les six pièces qui partent.

On doit se veiller de n'être pas pris,
parce qu'à chaque coup les pièces reculent ;
mais on a vite l'habitude
et chacun reste où on l'a mis.

Moi, je tenais l'écouvillon,
pour nettoyer dans le canon ;
un autre charge, un autre bourre.

On sent la terre qui se secoue.
De la fumée comme en enfer.
On ne voyait plus un brin clair.

Dans les batailles, on ne sait pas
où on est, ni où est l'ennemi,
ni ce qu'on fait, avec ce bruit.

C'est comme le tonnerre sur le Jura.
Les oreilles vous sonnent, le nez pique.
On est comme des mécaniques. »

XI

« On tirait pourtant juste, nous autres ;
nos boulets leur venaient dessus ;
mais eux tiraient toujours trop outre.

Leurs boulets passaient par-dessus les arbres,
vingt-cinq pieds trop haut, trente pieds et plus.
On disait : « Encore un qui passe. »
Ça sifflait comme un bon oiseau.
Les Fribourgeois tiraient trop haut.

C'est que de tirer, ça n'est pas facile.
Ils étaient comme, au jeu de quilles,
ces ivrognes qui n'ont plus rien
dans le corps qui tienne bien ;
la boule leur branle à la main.

On n'a pas eu, vous comprenez,
nous autres, un seul mort, ni un seul blessé.
On est revenus tous ensemble.
Mais ceux de Payerne n'ont pas eu de chance.

On leur commande un changement de front,
ils rattellent et ils s'en vont.

Ils ne s'attendaient à rien, ils allaient.
Bon ! voilà-t-il pas un boulet.

Le cheval de devant, il lui entre
dans le ventre ;
l'homme dessus, il le coupe en deux morceaux ;
au deuxième homme, la même chose ;
puis ressaute,
fait un grand saut
et tombe en bas depuis en haut droit
sur ceux qui étaient derrière ;
leur coupe un bras à tous les trois
et puis voilà,
les trois bras sont tombés par terre. »

XII

« On a vu passer les brancardiers,
ils allaient au pas tout penchés.
On se disait : « Il va falloir faire deux trous,
peut-être même trois ou quatre.
À qui le tour ? Peut-être à nous. »
Et on a recommencé à se battre.

On avait colère et une démangeaison
de nous venger de cet affront.
N'est-ce pas nous qui avons raison ?
Est-ce que ce n'était pas leur faute
aux Fribourgeois ?

La guerre, on ne la voulait pas,
nous autres.

On serrait les poings ;
on avait besoin
de casser des choses.

On avait du cœur à bourrer.
Les coups partaient sans arrêter.

En bas, on voyait de l'infanterie

qui manoeuvrait ;
on entendait les feux de file.

« Cette fois, pour sûr qu'on y est ! »
qu'on se disait.
Quand il est tombé une grosse pluie.

Puis il est venu des brouillards,
les Fribourgeois se sont tenus tranquilles,
on n'y voyait plus, il se faisait tard.

C'est un temps de l'année où la nuit vient tôt.
On a emmené les chevaux.
On a posé des sentinelles
tout le long du bois jusque vers la ferme. »

XIII

« Cette ferme était une grande ferme,
la ferme des Daillettes comme on l'appelle.
On voyait un beau bâtiment,
carré, neuf, tourné au levant.

Avec un potager, un rucher,
des écuries pour les cochons,
un four à pain, une grange à pont
et tout autour un grand verger.

Ils sont pauvres et pas soigneux
dans le canton de Fribourg d'ordinaire.
Eh bien là, c'était le contraire.
Même chez nous, on ne trouve pas mieux.

Tout était en ordre et bien à sa place.
Il y avait quarante vaches,
du foin haut comme une maison
et tout le reste en proportion.

N'empêche que tous ceux de la maison étaient partis,
les femmes aussi bien que les hommes,
parce que la peur les avait pris ;
il ne restait plus personne.

Il ne restait rien qu'un tout vieux,
un grand branlant, bossu, boiteux,
avec une barbe et des longs cheveux.

Il avait un bâton, il allait, il venait.
On l'appelait, on lui disait :
« Dis donc, le vieux, qu'est-ce que c'est
pour un endroit que cet endroit ? »
Mais le vieux ne répondait pas. »

XIV

« Il faut se dire qu'on était venu là
de tous les côtés à la fois ;
nous d'abord, puis des fusiliers,
les voltigeurs, les grenadiers.

Il y avait là des Vaudois,
des Genevois, des Allemands.
On était bien mille hommes là,
on était bien un régiment.

Ils disaient : « Ah ! oui sans la nuit,
une heure de plus, on les aurait pris. »

Ou bien : « Nous on s'est approché si près
qu'on pouvait presque les toucher.
On les a vus, leurs artilleurs,
ils étaient pâles de frayeur. »

On avait froid, on avait faim ;
on a ouvert nos sacs à pain.

« Rien, qu'on disait, mais rien de rien ! »
« Cette soupe, est-ce qu'elle est prête ?
Respect à celui qui l'a faite,
c'est un cuisinier au tout fin.

Le ciel était comme de l'encre.
Il pleuvait toujours, on perdait patience.
Et plus de place dans la grange. »

XV

« Heureusement qu'y avait là des piles de bois,
ça n'a pas traîné, on en fait un tas.
C'était du bois sec qu'on sert pour le four,
on se met autour.

On s'est mis assis, on s'est mis debout.
Le feu a pris du premier coup ;
on était bien, on avait chaud,
les flammes montaient droit en haut.

On a la vapeur qui sort des habits,
on aurait pu croire qu'on brûlait aussi.
On sent sa peau qui se détend.
On est resté là tout un grand moment.

Puis ils se lèvent, toute une bande,
ils prennent une poutre, ils s'en vont,
ils font le tour de la maison,
ils enfoncent une porte, ils entrent.

Ils entrent là où il fallait.
N'était-ce pas la chambre à lait !

Ils trouvent quatre grands fromages
de soixante livres et davantage ;
ils les rapportent sur le dos.
On a partagé, chacun son morceau. »

XVI

« Eh bien, j'ose le dire au moins,
je me suis contenté du mien.

Je l'ai mis sur le feu, piqué à mon sabre,
jusqu'à ce qu'il ait coulé
et puis alors je l'ai mangé
et j'ai été rassasié,
mais les autres étaient possédés du diable.

Les Allemands surtout, c'est du vif-argent,
il faut que ça bouge ou bien que ça crie ;
on n'avait pas fini de manger seulement
qu'ils couraient déjà vers les écuries.

Ils t'attrapent les veaux d'abord,
les traînent dehors,
leur coupent le cou, après aux cochons ;

les mettent sur le feu pour rôtir,
sans marmite, pendus par les pattes à des gros bâtons
et jettent du bois dans la flamme ensuite ;

et les cuisent là, la peau et puis tout,
que le poil s'allumait dessous,
que la graisse coulait partout,
qu'on sentait partout une odeur
à vous faire lever le cœur.

Je n'aurais pas eu mangé depuis un mois,
la faim m'aurait passé rataplan ;
mais ces Allemands,
ils n'ont point de nez, rien qu'un estomac.

Ils ont pris cette viande, ils l'ont déchirée,
ils l'ont avalée,

tout avec les doigts.

Ils ont rongé, poli les os
comme des manches de râteau.
Ils se sont remplis, ils sont tombés là.

Et tous les feux brûlaient toujours.
On y voyait comme en plein jour. »

XVII

« Comme le bois était fini,
on avait abattu des arbres,
coupé les haies, tout démoli.

Les branches vertes, ça pétarde,
ça se tord au feu, ça se dresse en l'air,
ça siffle, ça crache, mais ça brûle clair.

La nuit était comme du sang,
on avait les figures rouges ;
encore, à chaque coup de vent,
voilà les flammes qui se couchent.
Et des étincelles partout sur le toit,
des brandons qui volent, des pailles allumées,
des flammèches jusque dans le bois.

Comment la maison a été sauvée,
pour dire vrai, je ne sais pas.

Moi, je fais, pour dire, un raisonnement :
Passe pour le feu et pour le fromage ;
on avait froid, on avait faim, ça se comprend ; mais, pour les bêtes,
c'était dommage.

C'est que les bêtes, c'est du vivant,
ça devient grand,
ça a déjà sa connaissance ;

c'est un peu comme des enfants,
et on s'arrange en conséquence.

Il avait bien fallu qu'ils n'aient plus leur raison,
la tête leur était partie ;
alors les hommes, il n'y a pas pire ;
ils ne savent plus ce qu'ils font. »

XVIII

« On n'a pas dormi de toute la nuit
à cause du bruit.

Quand on ne dort pas les nuits sont plus longues.
Les patrouilles faisaient la ronde.

Ou bien, toutes les heures, c'était
les sentinelles qu'on relevait.

On causait aussi, quand on cause
on dit toute espèce de choses.

Un qui avait tiré un renard
juste la veille de son départ.

Un qui disait qu'il avait vu
quatre loups sur le Marchairuz.

« Quatre, on lui disait, tu es fou ! »
« Quatre, qu'il disait, quatre loups. »

Un autre qui n'avait que vingt-cinq ans
et déjà six petits enfants.

On parlait de ces Fribourgeois.
On disait : « Demain, on verra. »

Le lendemain, on n'a rien vu.

Les Fribourgeois s'étaient rendus.

XIX

« Voyez-vous, cette guerre a été finie vite :
une bataille et rien de plus.
Tant mieux après tout, les guerres, c'est triste.
On n'est pas plus riche de s'être battu.

Est-ce qu'on a tellement à vivre
qu'il faille encore se raccourcir la vie ?
et tous ceux qui meurent, c'est des jeunes gens ;
comme si on en avait de trop dans les champs.

Et encore, quand c'est pour défendre son pays !
Si les Prussiens venaient, je dis :
J'ai beau avoir plus de huitante ans,
je décrocherais mon fusil.
Mais entre des Suisses, entre les cantons,
pour des affaires de religion... »

XX

« Le dimanche donc, on s'est reposé.
Le lundi, on s'est nettoyé.
On s'est brossé, on s'est rasé,
on a ciré ses souliers.
Les canons brillaient tellement
qu'on pouvait se mirer dedans.
On s'est mis en route dans l'après-midi,
on a traversé le pays.
Le retranchement, il vous fallait voir !
c'était tout plein de morts tout noirs.
Les Fribourgeois s'étaient sauvés,
ils n'avaient personne enterré.
On a dû même faire un pont
par-dessus le fossé, tant il était profond.

Puis on est entré dans Fribourg
avec la musique et les tambours.
Je vous garantis qu'on se tenait droit,
je vous garantis qu'on marchait au pas.
L'infanterie allait la première,
l'artillerie venait derrière.
On avait sorti les drapeaux,
ça devait être joliment beau.
Seulement, dans les rues, il n'y avait pas un
chat.
Ils étaient battus, c'est pourquoi.
Ils avaient tiré tous les contrevents,
ils avaient fermé tous les magasins ;
c'était vide et nu comme sur la main,
on aurait juré un enterrement.
Fribourg, ce n'est pas une belle ville,
c'est étroit, c'est vieux ;
d'un côté, il y a la Sarine
qui coule là au fond d'un creux.
Ça monte et puis ça redescend
tout le temps ;
c'est mal pavé, on se tord les pieds,
c'est sombre, c'est pas balayé. »

XXI

« Nous étions logés au Pensionnat.
C'est des gens qui tiennent une espèce
d'école,
des religieux, vous voyez ça.
On ne m'a pas dit si leur école est bonne,
toujours est-il qu'ils ont un million,
des vignes à Lavaux et une belle maison.
Qu'ils n'ont peut-être rien d'autre à faire
que de temps en temps leurs prières ;
eh bien, ces gens-là, ni vu, ni connu :
pas une bouteille, pas un fond de verre,
et pas une gerbe de plus
que ce qui avait été prévu.
Et puis ces gens-là se disent chrétiens ;

allez ! ils nous laisseraient bien
crever au milieu du chemin.
Ensuite on s'était dit : on va faire ce qu'on
veut,
à présent que la guerre est finie.
Rien du tout, on avait l'exercice,
deuxièmement la garde pour le feu
et troisièmement aussi la police.
Il y avait des règlements.
Il fallait aller après la retraite
voir si tout était bien en règle
et faire le tour des cantonnements.
Vider les auberges, rentrer les ivrognes,
monter la garde chacun son tour,
toute la nuit ; et puis, le jour,
faire quand même sa besogne. »

XXII

« Les jours étaient plus longs de la moitié,
ils semblaient n'avoir plus de fin.
On se regarde, on va, on vient,
on se disait : « Est-ce un métier ? »
Quand on est au camp, on a des amis,
on se retrouve et on dit :
« Comment ça va ? » « Et toi ? » On s'invite.
Seulement, chez ces catholiques,
on n'était pas comme chez soi.
On sent quand les gens ne vous aiment pas.
Et aux foins ou à la moisson,
c'est souvent dur, mais on travaille ;
et puis c'est de l'argent qu'on gagne ;
et l'ouvrage change avec les saisons.
À Fribourg, tout le temps, c'était la même
chose.
Pendant quinze jours, on n'a pas vu rose.
Le soir on sortait ; voilà, il pleuvait,
on ne savait pas où aller,
on était perdu, on était
mal dans son assiette et puis tout mouillés.

C'est comme ça que j'ai pris mes
rhumatismes.
Je me disais : « Ça ne peut plus durer,
C'est le moment que ça finisse. »

XXIII

« Quant à ces histoires qu'on raconte,
c'est rien que pour nous faire honte.
Ils ont menti pour le plaisir.
C'est des mensonges quand ils disent
qu'on a volé dans les églises.
Ceux qui disent ça mentent pour mentir.
Je vais vous dire, j'y ai été
et puis je dis la vérité :
Il y a eu comme partout
des sauvages, des demi-fous.
Ils ont tiré dans les tonneaux,
je m'en souviens bien, le vin a coulé
jusque dans la rue, on l'a ramassé
dans les rigoles avec des seaux.
Je ne cache rien ; il y en a qui se sont mal
conduits ;
seulement, ceux-là, on les a punis.
Et puis la Confédération
a payé les réparations.
Elle a payé le vin aussi.
Et puis, c'est tout ; les autres histoires,
ils voulaient vous en faire accroire.
C'était pour se venger, c'est des jaloux.
Qu'est-ce que ça nous fait, à nous ? »

XXIV

La belle nuit s'est continuée,
selon la forme de son ciel, avec l'oubli
et ses étoiles et puis ses rêves.
Depuis un moment la lune s'est levée ;
Elle est grande et ronde, elle est devant la
nuit

comme quelqu'un qui vient, qui regarde ;
elle est ronde et pâle.
On entend souffler un homme qui dort,
quelqu'un entre, quelqu'un ressort,
quelqu'un s'en va dans le village.
Puis le silence est seul,
assis dessus les toits et allongé ;
les étoiles tremblent et puis
elles sont tranquilles, immobiles.
Une heure sonne dans le clocher,
il est dix heures et demie.

XXV

« Ah ! dit Jean-Daniel, si vous aviez vu
quand on a su qu'on partirait !
Tout de suite on a été prêts.
« Adieu, qu'on a dit, on ne revient plus. »
Même les chevaux avaient l'air contents,
on n'avait pas besoin de les pousser,
il fallait leur courir après.
Les bêtes, c'est comme les gens.
On a passé vers ceux de Payerne,
à l'infirmerie, voir comment ils allaient ;
ils allaient mieux, – ils guérissaient.
On s'est dit : « Les voilà de Berne. »
Fini, fini. Il n'y a que les morts.
N'y pensons plus, il faut bien mourir une
fois,
chacun son tour et puis voilà,
c'est ceux qui meurent qui ont tort.
On riait. Ça ne fait point de mal.
On chantait aussi, on buvait la goutte.
En deux jours, on a fait la route.
Et puis on a rendu les pièces à l'arsenal.
Le colonel nous a fait un beau discours,
il nous a bien remerciés.
Ensuite : garde à vous ! demi-tour !
on a été licenciés. »

XXVI

« On avait été loin plus de trois semaines.
Les femmes disaient : « Mon Dieu ! qu'ils
sont maigres. »
Elles disaient : « Tu n'as point de mal au
moins ? »
On leur répondait : « Pas un brin. »
Elles n'y pouvaient pas croire,
elles avaient des larmes de joie.
Je suis entré dans la maison,
j'ai débouclé mon ceinturon.
Ma mère avait fait un gâteau au raisiné,
J'ai dit : « Voilà longtemps qu'on n'en a pas
mangé. »
Elle m'a dit : « Eh bien, vois-tu, mange. »
Moi j'ai dit : « C'est ça qui me change,
un lit pour coucher, avec du gâteau. »
« Mon Dieu ! qu'elle a dit, ce n'est pas trop tôt. »
Moi je disais : « Quand même, vois-tu,
à présent que je suis revenu,
je suis bien content d'y avoir été,
à cette guerre.
On va avoir au moins des choses à raconter.
On pourra leur dire : « J'étais militaire,
j'étais même canonnier,
je n'ai pas rien tiré qu'à blanc,
c'était sérieux dans le temps. »
Et voilà, ensuite, on s'est mis à manger,
une année après, j'étais fiancé. »

XXVII

« Les jours dans le commencement,
ils s'en viennent comme des gens
qui viennent vous faire visite.
Et puis ils vont toujours plus vite.
Ils se mettent à courir comme quand on
court au feu,

on ne peut plus les compter, ils s'embrouillent ;
on sent seulement qu'on devient vieux,
on a les jambes qui se rouillent.
On perd ses cheveux, on perd ses dents.
On dit : « C'est bientôt le moment
de s'en aller les pieds devant. »
J'ai eu huit enfants, trois garçons et cinq filles ;
les uns sont morts, les autres se sont
mariés ;
ils ont aussi de la famille,
c'est mon tour de me reposer.
Quand je regarde venir ces tout petits,
qu'on me dit : « C'est le fils du fils de ton
fils »,
je pense qu'il faut bien qu'il y ait eu un oubli
pour que ça se puisse.
Le bon Dieu m'a laissé plus longtemps que
mon temps.
Je ne sers plus à rien, j'attends. »

XXVIII

« Notre uniforme était bien joli.
Il était bleu avec une veste à pans,
courte devant,
des boutons dorés et un beau képi.
C'était un képi sans visière
par derrière,
avec un pompon rouge et encore un
plumet,
une flamme, comme on disait.
On avait aussi des épaulettes en laine,
un baudrier blanc en travers ;
la poignée du sabre était dorée,
les parements rouges ; on avait bon air.
En ce temps-là les pantalons
étaient des pantalons à pont
et le militaire allait par canton.
Le général Dufour, en voilà un général !
Quand il passait sur son cheval,

on sentait tout de suite quel homme c'était.
Quand on le saluait, il vous répondait.
Et il n'était pas fier au moins,
voilà pourquoi on l'aimait bien. »

XXIX

On s'est levé, il était tard.
« Alors bonsoir. » « Alors bonsoir. »
On lui a dit : « Et puis merci. »
« Vous savez, c'est tout à votre service. »
Le vieux Jean-Daniel s'est levé, lui aussi.
Sa femme sort de la cuisine,
elle vient vers lui et lui dit :
« Tu fais des bêtises à ton âge. »
On a traversé le village.
J'aime ce silence au-dessus des toits,
j'aime la fontaine et son bruit de voix.
Elle parle à la nuit qui l'écoute
et la voix s'en va le long de la route.
Il y a un bruit sous les buissons,
c'est la hérissonne et le hérisson
qui sortent
et remuent avec leur museau pointu
dans les feuilles mortes.
Il fait sommeil, le vent s'est tu.
Et la douce lune se penche
comme un visage entre les branches.